



LE TRAIN ROUGE

Par Georges Prade

Ceci est une histoire vraie. Comment j'en eus connaissance, voilà, si vous le voulez bien, qui restera provisoirement un secret. Nous en dirons quelque jour davantage, en des temps meilleurs.



Aix-la-Chapelle, près de la frontière de l'Allemagne et de la Belgique. Onze heures du soir. Nuit de mois de janvier froide et brumeuse. La longue gare aux quais profonds fait scintiller ses feux rouges et verts.

Le haut projecteur des trois hangars Zeppelin, situés le long même de la ligne, près du passage à niveau de la voie de Cologne, balaie l'horizon écourté au travers de la nappe étincelante des gouttelettes de pluie. La ville est déjà calme, mais la gare, éclairée à profusion, ne cesse de retentir du grondement des trains qui passent.

C'est ici le détroit par où s'engouffre le torrent des hommes et des canons qui dévale vers la Belgique et la France.

C'est par ici que s'en reviennent les longs convois muets de blessés.

Que d'espoirs bruyants ont dû les frôler aux jours, lointains d'août, quand dans les longs wagons allemands, garnis de feuillages, les hordes brutales défilèrent en chantant, ivres d'orgueil, s'en allant vers les pays de conquête, vers la Gaule fertile, la terre du soleil, du vin et du blé! Que de rancoeurs et que d'espoirs flétris en sont revenus depuis, après les massacres allemands de la Marne et de l'Yser! Sur le bois du quai gonflé de pluie, le pied se pose avec hésitation, comme s'il allait en faire jaillir, au lieu d'eau noire, du désespoir et de la haine! C'est, comme cette pluie même qui tombe du ciel, pure et fine, présent céleste, l'eau qui fait éclore et vivifie les forces mystérieuses du monde. Elle a touché ce sol, c'est de la boue. Ainsi s'en revinrent, ici même, tes forcés, tes jeunes hommes et tes espoirs virils, ô Germanie!

Discipline et méthode. C'est tout ce qui reste de la "Kultur" d'antan. Mais cela reste admirable. Tant que le lourd